

Qu'est-ce que le lord-maire ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 22

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

A propos de bals.

Un curieux mouvement se fait actuellement dans le monde parisien, à propos des bals, qui ont été très nombreux, très brillants dans le courant de ce mois, et qui se prolongeront sans doute en juin, chacun s'efforçant, dans les différentes classes de la société, de faire bon accueil aux étrangers et de les distraire... On trouve que ces bals durent trop longtemps ; c'est à peine, dit le *Petit Journal*, qui nous donne ces détails, si, à quatre heures du matin, — au grand jour actuellement, — les invités se retirent. C'est bien pour les jeunes filles et les jeunes femmes, qui sont infatigables, et qui peuvent rester au lit toute la matinée. Mais il y a, parmi les danseurs, des personnes qui sont obligées d'être à leur bureau à heure fixe. A peine ont-ils le temps de changer de costume et de dormir une heure ou deux.

C'est un surmenage dangereux, tout aussi dangereux que les autres, plus même, car un travail mal exécuté peut être une cause de défaveur.

Pourquoi vont-ils au bal ? demandez-vous. Par la raison bien simple que les bons danseurs sont rares, qu'on les cite, qu'on les recherche.

Les jeunes filles sont très difficiles ; pour peu que vous alliez dans les réunions mondaines, vous aurez certainement entendu des conversations de ce genre :

— Ne dansez pas avec M. X., ma chère.

— Il ne sait pas danser ?

— Il vous secoue comme un prunier.

— Evitez M. Y., il ne bostonne pas.

Le boston est une manière de valse qui nous a été apportée d'Amérique et que nous nous sommes empressés d'adopter ; il consiste à interrompre le tournoiement de la valse par quelques pas glissés en avant et en arrière.

Ne pas bostonner, en ce moment, c'est presque une honte.

Les jeunes gens bostonnant bien

sont invités dans tous les mondes ; et ils acceptent, par plaisir tout autant que par le vague espoir d'inspirer l'amour de quelque riche héritière. Le cas se produit encore quelquefois, rarement, très rarement.

Les mères et les pères qui ne dansent plus ont droit à quelques égards.

Les premières bavardent entre elles, vont au buffet, reçoivent des visites, acceptent avec joie les compliments plus ou moins sincères qu'on fait de leurs filles ; mais tout cela ne suffit pas à occuper toute la nuit. Bien souvent, on voit des mères somnoler sur leur chaise.

Les seconds ont le fumoir, la salle de jeu, le buffet, les tournées dans les salons pour passer le temps, et cependant il en est plusieurs qui ne peuvent tenir jusqu'au bout et entraînent leurs filles, qui se retirent toujours de très mauvaise humeur.

Il n'y a cependant que quatre ou cinq ans, ajoute le journal parisien, que les fêtes privées se prolongent ainsi jusqu'au matin. Tout le monde tient maintenant à garder ses invités le plus tard possible ; c'est devenu une affaire d'amour-propre ; il semble que si l'on n'a pas exténué ses amis et connaissances, on n'a pas rempli son devoir de maître ou de maîtresse de maison. Aussi les invités arrivent-ils de plus en plus tard. Il semble que ce n'est pas bon genre d'aller de bonne heure, et l'on se bat les flancs, en attendant, jusqu'à onze heures et demie ou minuit.

Cette situation, menaçant d'apporter de sérieuses perturbations dans la vie parisienne, a provoqué une réaction qui a commencé à germer le lendemain d'un grand bal avec concert, souper assis, cotillon monstre, donné cet hiver par un industriel parisien, bal qui dura jusqu'à huit heures du matin.

C'était un samedi, et au sortir, plusieurs dames, avec leurs filles, en grande toilette, allèrent à la messe avant de se coucher pour la journée entière.

On affirme que plusieurs personnes

des plus haut cotées dans le monde où l'on reçoit, viennent de constituer une véritable ligue en faveur du sommeil, qui prendra l'initiative, l'hiver prochain, à la réouverture des salons : Réception à partir de neuf heures ; bal de neuf heures et demie à une heure du matin ; lunch de une heure à une heure et demie ; de telle sorte que tout le monde puisse être rentré chez soi à deux heures du matin.

Dans ces conditions, le bal peut être un plaisir pour tout le monde et n'est une fatigue pour personne.

Qu'est-ce que le lord-maire ?

On a beaucoup parlé dernièrement de la visite, à Paris, du lord-maire de Londres ; et à cette occasion nous avons pu nous convaincre combien peu de gens savent en quoi consiste les fonctions de ce magistrat, dont on exagère généralement l'importance.

Ce qui contribue à entretenir la fausse idée qu'on s'en fait, c'est sa tenue d'apparat, qui émerveille les badauds, sa splendide robe de parade, son collier d'or et d'émail, sa peruke antique ; ce sont ses équipages luxueux, et l'imposante livrée des gens de sa maison qui ressemblent tous à des colonels de Garde-Françaises. Tout autant de choses qui montrent que le peuple anglais n'est pas toujours le peuple progressif par excellence, mais qu'en maintes choses, il reste encroûté dans ses vieilles coutumes.

On se figure généralement que ce solennel magistrat représente la ville de Londres, la plus grande ville du monde, peuplée de près de 5 millions d'habitants. Erreur aussi grosse que cet énorme chiffre. Ses attributions ne dépassent pas le petit quartier appelé la *Cité de Londres*, ce berceau de la vieille métropole anglaise ; et son prestige tient plutôt aux vieilles traditions attachées à son titre qu'à l'importance de ses fonctions.

Nul lieu du monde, cependant, n'est le théâtre de transactions plus importante que La Cité. C'est le grand centre

où vient aboutir la circulation métallique de toutes les nations du globe ; il n'y a pas, dans tout l'Empire britannique, de maison de commerce quelque peu importante qui n'y ait un comptoir ou tout au moins une agence.

Il se fait énormément d'affaires dans ce quartier, des affaires colossales ; mais on y habite peu. Dès 9 à 11 heures du matin, les omnibus, les bateaux à vapeur, les chemins de fer y amènent par milliers les négociants de leurs villas et de leurs résidences de famille, groupées dans la campagne environnante. Puis, de 4 à 6 heures, toute cette foule, si ardente aux affaires, déserte tout à coup pour s'en aller jouir de la vie de famille, et de la vue de la verdure. C'est ainsi que la Cité, noyau de l'ancien Londres, tend de plus en plus à se dépeupler et à devenir un gigantesque bureau d'affaires que personne n'habitera à poste fixe, hormis les gens chargés de la garde des caisses et de l'alimentation publique.

Déjà à l'heure qu'il est, sur deux ou trois cent mille personnes qui peuplent les offices, les magasins, les comptoirs, etc. durant le jour, soixante mille seulement ont leur domicile réel et passent la nuit dans l'enceinte de la Cité.

Revenons au lord-maire. — Ce magistrat est nommé pour un an par les seuls habitants de la Cité. Tout candidat à ce poste doit appartenir en qualité de membre libre à l'une des 12 corporations principales de la Cité, avoir rempli les fonctions de *Shérif*, et compter parmi les 29 *aldermen* en charge. L'élection a lieu le jour de la Saint-Michel, à Guildhall, nom donné à l'Hôtel-de-Ville de Londres, dont la grande salle peut contenir 6 à 7 mille personnes.

C'est à Guildhall que le nouveau lord-maire prononce, en présence des citoyens, le serment de bonne et fidèle administration, et le lendemain, les barons de l'Echiquier l'installent à Westminster dans une procession solennelle où l'élu s'exhibe à la population, entouré de tout l'appareil que lui impose la coutume. — Un an après, on élit un successeur, sans qu'il soit plus question de lui que des vieilles lunes.

Pendant cette courte magistrature, il traite superbement en dîners, goûters (lunchs), bals et concerts, et la cour et la ville, et les notables étrangers de passage. Pour ces frais de gala, il reçoit une indemnité de 250,000 fr., à laquelle, il doit ajouter de ses propres deniers, suivant la coutume, une somme au moins égale. Aussi a-t-on soin de n'élire à cette onéreuse charge qu'un homme assez riche pour suf-

fire à ces frais de figuration, et assez vaniteux pour se payer ce luxe.

On s'inquiète fort peu de savoir s'il est orateur, car on ne lui demandera guère que des toasts et des compliments de cérémonie ; on n'attend de lui aucune action politique quelconque, aucune influence en dehors de son petit coin ; car il rentrera, son année finie, dans son obscurité d'autrefois, continuant son commerce de mercier, quincaillier ou aubergiste.

En 1888, le lord-maire était un aubergiste qui tient encore un des plus fructueux hôtels de la Cité.

Tel est ce curieux fonctionnaire, reste démodé et ridiculisé d'une époque lointaine, et qui ne tardera probablement pas à disparaître avec son costume étrange, ses coutumes bizarres, sa fameuse procession annuelle du 9 novembre. Un bill a été présenté au Parlement, qui tend à supprimer l'antique administration de la Cité de Londres, pour la refondre dans une organisation générale de tous les autres quartiers de la ville géante.

Onna farça dè duès crouiès bouèbès.

Vo sédè bin que l'est què dâi capucins, dè cliiâo z'espèces dè menistrès catholiquo ào d'incourâ, que n'ont min dè pliace et que vivent dein dâi couveints. Sont ti dâi frârs quand bin ne sont pas d'apareint, ào dâi pères quand bin ne sont pas pi mariâ et que n'ont min d'einfants, et dein cliiâo couveints iô demâoront, lâo z'est dèfeindu d'avâi la pe petita pernetta et l'est leu que dussont frecottâ, remèssi, fère la buîa et repètassi lâo nippès. Coumeint l'ont prâo ovradzo, nè sè râzont pas et sè laissent craitrè tota la berbitche.

On dzo que dou dè cliiâo capucins étiont z'u sè bâgni dein on rio io y'avâi on got, on crâo, duès petites gaupès que ratêlâvont dâo recco, et que lè z'aviont vus, sè peinsont dè lâo fèrè 'na farça et dè lâo catsi lâo z'haillons.

Bintout de, bintout fé. Tandî que lè dou compagnons borbotâvont et tricliâvont dein l'édhie, lè duès petites sorcières s'approustont tot bala-meint, ramassont lè nippès dè stâo capucins, lè vont catsi derrâi on adze et s'einsavont sein tambou ni trompette.

Ma fâi quand lè dou gaillâ sont ressaillâi dè dedein l'édhie et que l'ont volliu sè reveti, *motta!* pas mé d'hailons que d'âno rodze, et vo peinsâ se l'ont z'u quie on affront! kâ n'ïavai pas moïan dè modâ dinsè. Duront dzourè quie et atteintrè dâo séco. En-

fin après ètrè restâ tota 'na vouarba, tot pelièts, viront passâ onna fenna, et après l'avâi criâie, duront sè rein-fatâ dein lo rio po lâi demândâ d'avâi pedi dè leu et dè lâo z'allâ queri oquiè po sè veti.

Cllia fenna que demâoravè soletta dein 'na mâison foranna, et que n'avâi ni tsaussès et ni veste pè l'hotò, lâo z'apportè à tsacon on gredon et onna roba, que lè capucins s'affubliont, et l'atteindont lo nè po retornâ ào couveint. Ma fâi quand l'arreviont, la porte étâi cotâie. Tapiront po sè fèrè âovri; mâ ondzouvenonovice qu'âovrè la fenêtra po vairè quoui rolhivè à la porta, et que vâi cliiâo duès bedoumès, recliou la fenêtra ein lâo fameint: Passâ voutron tsemin, on ne châi vâo min dè fennès.

Et lè dou pourro frârs ont du allâ dèfèrè cauquies tsironz dè recco dein on prâ, et sè fourrà dedein po atteintrè lo matin, iô à la fin dâi fins, l'ont portant pu sè reduirè. Mâ vo laisso à peinsâ se lè z'altro ein ont fé dâi recaffâiès!

MADÉLINE

IV

Le délai de six mois fixé par l'institutrice venait d'être atteint, lorsque Pierre lui adressa, sous pli cacheté, les lignes que voici :

» Mademoiselle,

« M'autorisant de la permission que vous m'avez fait l'honneur de me donner, ici même, la veille du jour où, sous votre habile direction, j'ai commencé mes études, je prends la liberté de vous renouveler l'expression du sentiment que je ressens pour vous, lequel n'est pas seulement un amour pur, sincère, ardent, mais une adoration.

« Lors de mon premier aveu, prenant où je pouvais le moyen de traduire ma pensée, je vous disais : Pour vous, je donnerais l'Espagne. Aujourd'hui, j'emploierai des expressions moins ambitieuses, moins pittoresques et me bornerai à vous dire : Mademoiselle, je vous aime de toutes mes forces, de toute mon âme; m'agréer pour époux serait m'ouvrir le ciel. — Travailler pour vous entourer de bien-être, de bonheur est mon unique vœu. Ce serait là ma joie : joie suprême, et si vive, que je n'ose espérer de pouvoir la goûter ici-bas. Quant à mes chers parents, vous récompenseriez bien généreusement leur vie, toute de travail et d'honnêteté, en leur laissant l'espoir de voir entrer dans notre famille un ange tel que vous.

« N'est-ce pas nous nourrir de chimères que caresser une pareille pensée ? A vous de décider. Pierre, votre ouvrage, doit-il continuer ses efforts pour s'élever vers la lumière, ou bien devra-t-il retomber dans l'obscurité d'où vous l'avez fait sortir et où, dans ce cas, il eût été humain de le laisser ? Prononcez, Mademoiselle, mon sort est dans vos mains.

« Je vous fais remettre cette lettre par